

...mais s'il raconte les évènements sous la forme d'un roman d'amour...c'est pour trouver un éditeur éventuel, en effet l'histoire de son père ne fait plus partie de l'actualité pour intéresser les journalistes, elle est trop récente pour intéresser les historiens... Sébastien, va donc commencer cette histoire sous la forme d'un roman d'amour. Mais une fois arrivé à Bordeaux commence l'Histoire vraie, celle dont il a enregistré le récit de tous ceux qui y étaient présents un certain 17 juin 1940.

Ce texte en effet est fondamental, et c'est la raison pour laquelle à l'occasion du 50<sup>me</sup> anniversaire, le Comité ASM a demandé à la Ville de Bordeaux d'imprimer ce petit livre des DOCUMENTS.

Cette histoire se présente donc en première partie comme une histoire d'amour brisée par la guerre. La scène commence le 10 Mai 1940 et se passe en Belgique, Bruxelles, Anvers où se trouve sa sœur Isabelle. Là il rencontre Jeannine... celle qu'il aime! L'un des premiers bombardements va mettre fin à ce rêve d'amour. La maison de celle qu'il aimait est bombardée et il aura à peine le temps de lui dire un dernier adieu.!

Le roman continue dans la deuxième partie ...la violence de la guerre éclair les obligent à chercher refuge en d'autres lieux, c'est l'histoire vécue par la multitude de ceux qui arrivent à Bordeaux... mais là se termine le roman.

Nous voilà Quai Louis XVIII au Consulat portugais de Bordeaux.

Là commence l'histoire vraie, telle qu'elle a été vécue en ces lieux, telle qu'elle a été recueillie par Sébastien, de la bouche même de ceux qui étaient présents en ces lieux, ce 17 juin 1940.

Rui Afonso dans son ouvrage de 350 pages, avait consacré son chapitre 5 à ce qu'il appelle "O Colapso" (collapsus) dans lequel il nous décrit ces journées d'angoisse et de panique du 14 au 17 Juin, durant lesquelles, couché sur son lit, se tournant et se retournant... entouré de son épouse et de son fils, il doit prendre "La décision", celle qui va engager l'avenir de tous ces réfugiés, mais aussi le sien propre et celui de son épouse et de leurs enfants.

La Décision sera le titre du chapitre 6 du "HOMEM BON" de Rui Afonso. Aux pages 97 à 101, il cite très largement ce texte de Sébastien. Et si José Alain Fralon est plus bref, à la page 50, il nous renvoie lui aussi à ce récit de Sébastien qui se trouve désormais traduit, sur ce petit livre des Documents de la page 48 à 54. En voici l'essentiel :

"Le Consulat portugais....etc...(le texte qui y est déjà :

Le consulat de Portugal était sur le quai Louis XVIII, près de la place des Quinconces. Sur cette grande place nous avons trouvé des douzaines de voitures, des centaines de personnes.... A ce moment, un des fils du Consul sortit par hasard de la maison et, en nous voyant, il nous fit immédiatement entrer.

- Comment va le Dr Mendes? demanda Jules.

- Il va très bien mais il ne faut pas le déranger. Il est assez bouleversé par les ordres qu'il a reçus et qui précisent, de façon spécifique, que les seuls réfugiés qui peuvent bénéficier d'un visa sont ceux qui peuvent justifier d'un domicile au Portugal. Personne d'autre. Aucun Juif ne peut avoir de visa, dit-il.

- Mais nous autres, réfugiés, nous sauver doit être le devoir moral de toute personne civilisée. Imaginez le capitaine quittant son navire dès qu'il réalise qu'il coule, et laissant les passagers et l'équipage à leur triste sort. C'est une situation semblable, ajouta Jules.

Ces nouvelles nous avaient complètement étourdis. Nous étions choqués au delà de toute

expression. Notre fuite avait été une tentative inutile. Pourquoi avons nous quitté notre maison? Comme les milliers d'autres, au dehors, nous étions condamnés.

Tout à coup la porte d'entrée s'ouvrit violemment et on vit entrer un vieil homme avec un caniche sous un bras, et sa femme accrochée à l'autre, un policier le suivant dans les escaliers.

- Où est le Consul? Nous voulons voir le Consul. Nous sommes juifs, il faut que nous quittions le pays avant que les Allemands n'arrivent. Je suis professeur à la Sorbonne à Paris et j'ai enseigné des principes fondamentalement en conflit avec le nazisme. Ils vont nous tuer...

A ce moment la porte donnant sur le bureau du Consul s'ouvrit, et on vit apparaître le consul lui-même, le Dr Mendes. Il avait la mine grave, des cernes bleus autour des yeux. Ses cheveux étaient devenus complètement gris, presque aussi blancs que la neige. Avec lui se tenait Mme Mendes. Ils restèrent immobiles un moment. Nous étions tous muets. Même le professeur français qui, quelques secondes auparavant, était dans une telle agitation, s'assit maintenant, regardant le Dr Mendes.

Après quelques secondes, le Dr Mendes parla: "Comme je l'ai déjà dit à tout le monde, mon gouvernement a refusé sans ambages toutes les demandes de visa pour tous les réfugiés. J'ai actuellement le pouvoir de sauver les milliers de personnes qui sont venues de toute l'Europe dans l'espoir de trouver asile au Portugal. Ce sont tous des êtres humains, et leur position sociale, leur religion ou leur couleur, me sont totalement indifférentes. En outre, les clauses de la constitution de mon pays, relatives à des cas semblables au cas présent, établissent qu'en aucune circonstance, la religion ou la croyance politique d'un étranger ne peut faire obstacle à sa demande d'asile en territoire portugais. Je suis chrétien et, comme tel, je crois que je n'ai pas le droit de laisser périr ces réfugiés. Une grande partie d'entre eux sont des Juifs, beaucoup sont des gens qui ont occupé des situations éminentes et qui, à cause de leur position sociale, comme dirigeants et responsables, ont senti dans leur coeur qu'ils devaient parler et agir contre les forces de l'oppression. Ils ont fait ce qui devait être fait, selon leur coeur. Maintenant ils veulent aller là où ils pourront continuer leur combat pour ce qu'ils croient juste. Je sais que Mme Mendes partage entièrement mon point de vue, et je suis certain que mes enfants comprendront, et qu'ils ne me reprocheront rien si, en donnant des visas à chacun des réfugiés, je dois être, demain, relevé de mes fonctions pour avoir agi contrairement à des ordres qui, dans mon estimation, sont vils et injustes. Ainsi, je déclare que je donnerai, gratuitement, un visa à quiconque le réclamera. Je désire être du côté de Dieu contre l'homme, plutôt que de servir l'homme, contre Dieu.

En se tournant vers l'agent de police qui se tenait près de la porte, il dit: - J'exige que votre garde cesse immédiatement. Vous devrez seulement assurer le maintien de l'ordre, et n'empêcher personne de me voir. Plus personne. Allez et faites savoir à tous ce que je viens de dire.

A ses enfants présents, il dit: - Je ne sais pas ce que le futur réserve à votre mère, à vous autres, et à moi-même. Matériellement,

notre vie ne sera pas aussi bonne qu'elle l'a été jusqu'à présent. Malgré tout, soyons courageux et gardons présent à l'esprit qu'en donnant à ces réfugiés la possibilité de vivre, nous aurons une chance de plus d'entrer au Royaume des Cieux, car, ce faisant, nous ferons beaucoup mieux que d'obéir aux commandements de Dieu.

En apprenant qu'on leur délivrerait un visa dès qu'ils le demanderaient, les milliers de réfugiés, jusqu'alors déprimés, maintenant pleins de joie, crièrent: "Hourra pour le consul! Vive le Portugal"

La foule, jusque là triste et mélancolique, était maintenant agitée par un constant murmure. Oui, ils faisaient tous des projets pour leur avenir. Ils iraient au Portugal et de là dans les colonies de leurs pays pour y faire ce qu'ils pourraient; ils iraient en Angleterre rejoindre les restes des armées de leurs pays qui y avaient fui; ils essaieraient même d'aller dans le nouveau monde, en Amérique. Ils formaient maintenant d'interminables files, attendant leur tour pour entrer au consulat et obtenir le précieux visa, qui leur ouvrirait un passage vers la vie.

Pendant ce temps, le professeur en Sorbonne, qui avait forcé le barrage de la police et réussi à entrer au consulat, avait apporté avec lui sa fortune en or, qui représentait une fortune

appréciable. Elle était composée de perles, de bijoux, de diamants, etc., Il savait qu'il ne pourrait pas lui faire passer les frontières de l'Espagne et du Portugal. Cela, naturellement, l'angoissait fort. Finalement, il décida de la confier au Dr Mendes, et n'eut pas de repos avant de l'avoir vu la placer dans le coffre que le Consulat louait à l'agence du Crédit Lyonnais à Bordeaux.

- Maintenant il faut que j'aie la coopération de quelques uns de mes enfants pour établir les visas, dit le Dr Mendes, mon personnel n'est pas assez nombreux. Vous deux, dit-il en s'adressant à Pedro et José, vous m'avez déjà assisté auparavant et vous savez ce qu'il y a à faire, alors venez m'aider.

Quelqu'un ouvrit les portes et c'est alors que commença la tâche interminable de la délivrance des visas aux milliers de réfugiés. Trois jours plus tard, alors que les derniers réfugiés quittaient le consulat, le Dr Mendes, voyant sa tâche accomplie, leva les yeux comme pour dire "Merci mon Dieu de m'avoir permis de vous servir!" puis, allant vers un fauteuil, il s'écroula. Il avait fait son devoir avec succès. Il pouvait maintenant cesser de se contrôler.

L'intensité des événements avait vieilli le Dr et Mme Mendes. Cela avait été véritablement leur crucifixion. Mme Mendes, qui maintenant n'avait plus de domestiques, décida de faire la cuisine pour nourrir autant de réfugiés qu'il serait nécessaire. Elle garda dans sa maison les plus méritants, les vieillards et les malades, elle raccommoda leurs vêtements lorsque c'était nécessaire, et alla jusqu'à faire leurs lits et laver leur linge. Un véritable acte d'abnégation. Tout cela en trois jours. Puisse Dieu faire miséricorde à son âme. C'était une femme remarquable.

Après trois jours d'incertitude, pendant lesquels on ne savait pas si le Dr Mendes allait se rétablir, il donna quelques signes de reprendre conscience. Ce fut un jour de bonheur. Nous avions décidé de rester pour l'aider dans la mesure du possible. C'était le moins que nous puissions faire pour un homme qui avait tant fait pour tant de gens.

- Vous n'auriez pas dû rester. Vous vous mettez en danger. Partez! dit le Dr Mendes quelques minutes après avoir repris conscience.

- Si vous le souhaitez, répondit Jules, mais donnez nous votre adresse au Portugal et nous serons heureux d'aller vous rendre visite là-bas.

Mme Mendes nous donna l'adresse de leur maison et, juste comme nous nous préparions à partir, deux hommes entrèrent. Ils avaient une attitude hautaine et se comportaient comme s'ils avaient été chez eux.

- Je suis un émissaire spécial du gouvernement portugais, et voici mon secrétaire, dit l'un d'eux. Nous voulons voir le Dr Mendes immédiatement.

- Je suis le Consul, répondit le Dr Mendes.

- Vous êtes le Dr Mendes? Bien. Ce n'est pas la peine que je vous dise ce qui m'amène ici. Si vous ne savez pas pourquoi je suis ici, vous le découvrirez bientôt. J'ai ordre de vous ramener à Lisbonne. Nous devons partir immédiatement, il n'y a pas de temps à perdre. Vous savez, bien entendu, ce que cela signifie. Comment avez-vous osé agir en contradiction avec les instructions qui vous avaient été transmises par vos supérieurs?

- J'ai fait ce que ma conscience m'a dicté, répondit le Dr Mendes.

Nous étions tous silencieux et l'atmosphère de la pièce était lourde d'angoisse. Le Dr Mendes alla préparer ses affaires personnelles et les papiers officiels dont il aurait besoin à Lisbonne, et revint bientôt, annonçant qu'il était prêt à partir. L'Ambassadeur et son secrétaire se levèrent et, sans un mot, sortirent, suivis par le Dr Mendes, sa femme, Jules, Isabel et moi-même.

Après quelques longues heures de route, nous sommes arrivés à Bayonne. - Oh! Regarde, Jules, dis-je, en arrivant à proximité du consulat de Portugal, ces gens-là ont l'air d'être des réfugiés. Je me demande ce qu'ils font ici à cette heure. Ils ne font probablement pas partie des réfugiés qui sont passés par Bordeaux. Ils ont du venir directement ici, et maintenant le Vice-consul ne veut pas leur donner de visas.

- Oui, c'est bien l'impression que j'ai moi aussi, voyons ce qui va se passer maintenant. Ceci m'a tout l'air d'être un second Bordeaux.

Nous nous sommes arrêtés devant le bureau du Vice-consul et nous avons suivis le Dr Mendes et l'émissaire dans le consulat. Le Vice-consul vint voir qui nous étions et le Dr Mendes, s'asseyant à un des bureaux, demanda:

- Pourquoi n'aidez-vous pas ces pauvres réfugiés?

- Vous savez aussi bien que moi que notre gouvernement a catégoriquement refusé de donner des visas à quiconque. Je suis là pour appliquer les directives de mes supérieurs.

- Qu'en penseriez-vous si vous, votre femme et vos enfants se trouvaient dans la même situation que les réfugiés? Vous dites que vous êtes ici pour exécuter les instructions que vous recevez de vos supérieurs? Eh bien, je suis encore le consul à Bordeaux, et par conséquent, votre supérieur. Par conséquent je vous donne l'ordre de délivrer autant de visas qu'il en faudra.

Sur ces paroles, il envoya des messagers au-dehors dire aux réfugiés de se présenter à la chancellerie du consulat pour obtenir leurs visas. L'émissaire, comme s'il commençait à comprendre de quoi il retournait, ne dit plus rien et se contenta d'observer. Le Vice-consul entra dans une rage folle quand il vit le Dr Mendes s'asseoir à son bureau et préparer les tampons de caoutchouc et les formulaires pour établir les visas. Il faut savoir que les visas donnés par le Dr Mendes étaient unique dans leur genre. Ils étaient rédigés à peu près ainsi: *"le Gouvernement portugais demande au Gouvernement espagnol de bien vouloir laisser le porteur des présentes passer librement à travers l'Espagne. Cette personne est réfugiée du théâtre d'opérations européen, en transit vers le Portugal"*.

Ces visas étaient des bouts de papier sans autre marque d'identification que le cachet officiel du consulat. Voilà le genre de visa que délivrait le Dr Mendes. Le temps n'était plus aux formalités administratives. La vie et la sécurité de chacun de ces réfugiés était la seule chose qui comptait pour le Dr Mendes.

Le jour suivant, quand les réfugiés qui étaient venus à Bayonne eurent à leur tour repris leur marche vers le salut, le Dr Mendes informa de nouveau l'émissaire qu'il était prêt à continuer le voyage vers Lisbonne.

Nous sommes arrivés à Hendaye, à la frontière franco-espagnole, tard dans la soirée. Une fois de plus, nous avons trouvé une grande foule de réfugiés - plus que nous n'en avons jamais vu auparavant. Tous les réfugiés qui avaient été encouragés par le Dr Mendes, et beaucoup, beaucoup d'autres, des milliers, étaient venus pleins d'espoir à Hendaye, seulement pour voir leurs espoirs anéantis. L'Espagne, en collaboration avec le Portugal, avait fermé sa frontière. Le Dr Mendes ne pouvait plus rien faire, pensait chacun. Non. Il ne restait rien que le Dr Mendes pût faire, devant ce nouveau rebondissement de la persécution des réfugiés. Dieu, cependant, aide ceux qui mettent leur foi en Lui. Certes, le Dr Mendes ne pouvait pas du tout intervenir dans cette situation. Ici, il y avait des Espagnols armés prêts à arrêter tous ceux qui essaieraient de passer en Espagne. Beaucoup de réfugiés, sans doute, priaient Dieu fidèlement. Le Dr Mendes aussi. Sans savoir ce qu'il faisait lui-même, le Dr Mendes dit aux réfugiés rassemblés sur une grande place à Hendaye: "Ne posez pas de questions, Suivez-moi." Ayant dit cela, et après avoir laissé aux réfugiés le temps de se préparer pour suivre sa voiture, le Dr Mendes se mit en route.

- Où est-ce qu'il nous emmène? - demanda Jules.

- Je ne sais pas; je n'en ai pas la moindre idée. Mais je suis sûr qu'il va nous faire passer en Espagne. C'est un homme capable de réussir tout ce qu'il entreprend, répondis-je.

- Oui, il nous a déjà aidé à dégager notre route, et il est en train de faire exactement la même chose à présent, sans aucun doute, ajouta Jules.

Nous avons roulé longtemps. Je ne sais pas exactement combien de temps. C'était sans doute le plus long convoi qui ait jamais été réuni où que ce fût. Dieu devait être avec le Dr Mendes, avec nous tous, car très vite nous nous sommes retrouvés en Espagne. Que s'était-il passé? C'était un vrai miracle. Le Dr Mendes avait encore réussi. Très certainement inspiré par Dieu, il s'était dit que peut-être les ordres du gouvernement espagnol n'avait pas été transmis à tous les points de la frontière. Les autorités espagnoles avaient supposé que, de toute évidence, les réfugiés allaient tous se présenter à Hendaye. Ils avaient raison. Ils l'avaient fait. Mais les autorités espagnoles avaient oublié qu'il y avait d'autres points de la frontière par lesquels les

réfugiés pourraient réussir à entrer dans le pays. C'était exactement ce qui s'était passé. Le Dr Mendes était en tête. Il présenta aux gardes les papiers qui l'accréditaient, et expliqua qu'il avait autorisé tous les réfugiés à se rendre au Portugal et que, par conséquent, il fallait les laisser passer librement. Ainsi avaient-ils fait.

Deux jours plus tard, nous sommes arrivés à Elvas, au Portugal. Les réfugiés avaient pris d'autres itinéraires. Nous n'étions plus en convoi. Le Portugal en général avait meilleure allure que les autres pays que nous venions de traverser. Il était tard dans la soirée quand, après avoir présenté nos passeports à la frontière, nous sommes entrés dans la ville d'Elvas. Tout nous semblait si étrange. Après des gens frappés de terreur, nous étions maintenant en présence de gens indolents et insoucians. Il y avait des couples qui marchaient paisiblement dans les rues, des hommes plantés aux coins des rues en train de causer, d'autres qui jouaient de la guitare en chantant quelque mélodie portugaise au son mélancolique. Toutes les lumières étaient allumées dans les rues et personne ne s'inquiétait de rien, personne n'essayait d'empêcher la lumière de filtrer des fenêtres, personne ne craignait ici un raid aérien. L'air était tiède et la pleine lune, magnifique, inondait la terre de sa brillante clarté. Nous avons passé la nuit à Elvas et le lendemain matin nous avons repris notre route vers Lisbonne d'où nous devions, finalement, partir pour une nouvelle vie, pour un nouveau monde. Notre peur et de notre angoisse commençaient à perdre leur intensité. Nos cauchemars ne se répétaient plus avec la même fréquence. Les journaux portugais rapportaient l'information selon laquelle le monde entier était très reconnaissant au gouvernement portugais pour l'accueil qu'il avait réservé aux réfugiés. Je ressentais un peu d'amertume en sachant que l'aide aux réfugiés était venue d'un seul homme, le Dr Mendes, et non pas du gouvernement portugais. A ce moment, le Dr Mendes avait été sévèrement sanctionné pour son action. Il avait perdu sa situation, et lui, sa femme et ses enfants, avaient été jetés dans la misère. La vérité était que moi, comme des milliers d'autres, je devais mon salut au Dr Mendes et à personne d'autre. Où est la justice? Oh! Ainsi va le monde.

La dernière fois que j'ai vu le Dr et Mme Mendes, ils m'ont dit: "nous avons la paix de l'âme". Et je les ai trouvés admirables. Les mots du Dr Mendes sont revenus à mon esprit: "Avec Dieu contre l'Homme, plutôt qu'avec l'Homme contre Dieu". Quelle simplicité!

Un peu plus tard, après qu'Isabelle et Jules se fussent embarqués pour le Congo belge, j'ai obtenu un passage sur un paquebot à destination de l'Amérique. Le premier soir en haute mer, après dîner, me sentant détendu, j'ai décidé de monter sur le pont et de regarder la mer. La côte portugaise était encore visible à plusieurs milles, minuscules lumières brillant dans la distance. Je regardai cela et je pensai: "Adieu, vieille Europe. En toi j'ai trouvé le bien et le mal. En toi j'ai trouvé le bonheur et la détresse. Je te remercie du bien que tu m'as donné, mais je ne te pardonnerai jamais le mal que tu m'as fait. Je ne reviendrai pas, aussi longtemps que je vivrai."

Et puis je me suis retourné, et j'ai regardé dans la direction opposée. "Je te salue, Amérique! Je reviens, pour ne jamais plus repartir. Puissè-je trouver chez toi les bienfaits que la vieille Europe n'a pas jugé bon de m'accorder."

Un nouvel horizon se levait, l'aurore d'une vie nouvelle.